Casanova : une vie d'homme à l'âge des Lumières

Par Jacques Lucchesi

Il y a trois siècles de ça, le 2 avril 1725, naissait à Venise un enfant promis à une destinée hors-normes : **Giacomo Casanova**. Un enfant qui allait devenir l'un des personnages les plus emblématiques de ce siècle dit des Lumières et faire de sa vie incroyablement romanesque un modèle pour de nombreux auteurs après lui.
Très peu d'hommes, en effet, ont eu le privilège d'offrir, avec leur patronyme, des mots nouveaux au lexique. Sade, par exemple, nous a donné les adjectifs (substantivés) « sadique » et « sadien ». Mais Casanova, son contemporain, est devenu ni plus ni moins qu'une antonomase, c'est à dire un nom propre résumant un comportement humain. Ainsi en va-t-il pour Harpagon avec l'avarice ou Gargantua avec la bonne chère. La fiction inspire souvent la réalité au moins autant que le contraire. Dans le cas de Casanova, c'est à un autre personnage semi-fictif, Don Juan, qu'il a été comparé. Car le Vénitien, tout comme l'impétueux hidalgo madrilène qui servît de modèle à Molière, a eu une intense vie amoureuse – 116 maîtresses recensées d'après ses écrits. Cultiver les plaisirs de sens, y compris celui de la table, fut la grande affaire de sa vie. Avec, pour seule devise, *Sequire deum* (« suivre le dieu »). Mais il eût aussi d'autres ambitions, à commencer par la littérature.

Car Casanova a beaucoup écrit, souvent en marge de sa vie mouvementée et aventureuse : du théâtre, bien sûr – c'est la moindre des choses quand on a deux parents comédiens -, mais aussi une traduction de l'Illiade d'Homère en vers, des nouvelles et des pamphlets, un roman utopique (*L'Icosaméron*) et des traités scientifiques, reliquats de son goût juvénile pour les mathématiques. Mais, à l'exception du récit de son évasion de la prison des Plombs de Venise, les Piombi, qu'il publie en 1787, ses livres n'auront pas de succès. C'est peut-être pour ça qu'il recherchait tant la compagnie des grands auteurs de son époque, à commencer par Voltaire qu'il rencontra à Ferney en 1760 et dont il livre une relation savoureuse de leurs échanges dans ses Mémoires. Qu'on en juge sur cet extrait :
« *Pendant le dîner je n'ai pas parlé ; mais après Voltaire m'engagea à raisonner sur le gouvernement de Venise, sachant déjà que je devais en être mécontent ; j'ai trompé son attente. J'ai tâché de démontrer qu'il n'y a pas de pays au monde où l'on puisse jouir d'une plus grande liberté.* » (page 245 de l'édition Folio Classique).
C'est cet ultime livre qu'il entreprend d'écrire à Duchcov (Bohème) à partir de 1791, après avoir parcouru l'Europe entière. Il sera son « temps retrouvé » et son passeport pour la postérité. Pendant sept années, jusqu'à sa mort le 4 juin 1798, il va méthodiquement sonder sa mémoire, ne voulant rien omettre des très nombreuses aventures qui pimentèrent son existence, ce qui aboutira à un manuscrit de 3600 pages entièrement rédigé en français, sa langue de cœur. Être le bibliothécaire d'un noble autrichien laissait, comme on le voit, pas mal de loisirs en ce temps-là.

Las ! Casanova n'en verra jamais la publication, puisque son chef-d'œuvre sera publié pour la première fois à Leipzig en 1822, et encore dans une version édulcorée. Brockhaus, son éditeur, le conservera soigneusement pendant cent vingt ans dans cette ville. En 1920 paraît enfin une édition intégrale en douze volumes. Après un détour par Wiesbaden durant la seconde guerre mondiale, c'est à Paris que le manuscrit original achèvera son odyssée, puisque la Bibliothèque nationale de France le rachètera en 2010 pour la coquette somme de 7,5 millions d'euros.

Une telle existence avait de quoi inspirer les biographes. La liste est longue des auteurs qui ont voulu offrir à leur époque leur portrait de Casanova. Citons, parmi les plus connus, Hermann Hesse, André Suarès, Stefan Zweig, Chantal Thomas ou Philippe Sollers. Le cinéma ne fut pas en reste avec l'enfant terrible de Venise, et pas seulement en Italie, puisque les premières variations, au début du XXème siècle, sont l'œuvre de cinéastes français, allemands et russes. Toutefois c'est Federico Fellini qui, en 1976, livrera la vision la plus mémorable – et la plus féroce – avec son « Casanova », confiant le rôle éponyme au facétieux Donald Sutherland.

Certes le Casanova historique, tour à tour abbé, franc-maçon, banquier, industriel, diplomate, officier de marine, espion, occultiste, escroc et bibliothécaire, a de quoi agacer par ses fanfaronnades largement attestées par ses contemporains (comme le prince de Ligne). Transclasse avant le terme, il était avide d'honneurs et ne reculait devant rien pour y parvenir, d'ailleurs souvent en vain. Mais c'est justement cette « vitalité désespérée » (Pasolini) et cette aptitude à toujours se réinventer qui continue de nous fasciner. Nous qui sommes, trois siècles après, de plus en plus nombreux à vivre notre vie par procuration, à travers des avatars numériques et des jeux vidéo ; nous qui nous sentons de plus en plus à l'étroit dans un monde rétréci par les conflits tous azimuts ; nous qui sommes traqués jusque dans notre intimité par un nouveau puritanisme qui met le libertinage hors la loi, comment ne pourrions-nous pas admirer Casanova et soupirer après cette liberté insolente dont il a usée - et abusée - sa vie durant ? S'il est le nom de quelque chose, c'est bien de cette valeur de plus en plus menacée. A sa façon, il a cherché, selon le mot de Pindare, « à épuiser le champ du possible ». Et il a gagné l'immortalité en prime.

Nota Bene : On peut lire en format poche, dans la collection Folio Classique, « Histoire de ma vie », pages choisies et préfacées par Jean-Michel Gardair, que je recommande à tous ceux qui voudraient découvrir une version abrégée des Mémoires de Casanova.